



Le Petit Eudiste

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X
PRIEURÉ SAINT-JEAN-EUDES

TRIMESTRIEL – N° 218 – MARS 2020 – 1€

ÉDITORIAL

L'honneur du chrétien.

1

La vie chrétienne, notre vie divine

3

Lettre ouverte à mgr de Dinechin

5

Les déboires de la polyphonie.

8

Eduquer les tempéraments.

10

Chronique du prieuré

12

Prieuré Saint-Jean-Eudes

1, rue des Prébendes
14 210 Gavrus
Tél. : 02 31 08 03 85
14p.gavrus@fsspx.fr

L'honneur du chrétien.

L'honneur perdu ?

“L'honneur” est un mot qui semble faire référence à une époque révolue. Il nous rappelle les temps anciens : l'honneur de la chevalerie, l'honneur des braves qui ont versé leur sang pour la patrie... et aujourd'hui ? Le sens de l'honneur ne disparaît-il pas de la société ?

Saint Thomas définit l'honneur comme « *le témoignage extérieur rendu à l'excellence de quelqu'un* ». Littré disait également : « *c'est l'estime glorieuse accordée à la vertu, au courage et au talent* ». C'est donc une forme de reconnaissance vis-à-vis d'un état d'excellence. L'honneur dépasse la louange en ceci qu'on loue quelqu'un d'avoir fait preuve de bonne volonté, tandis qu'on honore celui qui est fixé dans une certaine excellence. L'honneur est quelque chose de plus haut et de plus absolu que la louange.

L'excellence et l'honneur sont donc deux mots corrélatifs. S'il n'y a plus la recherche de l'excellence, l'honneur n'existe plus.

Rien de surprenant alors, de ne plus rencontrer d'honneur ou de sens de l'honneur là où la vertu disparaît. Notre société appelle bien ce qui est mal et mal ce qui est bien. Quand la vertu est condamnée et le vice protégé, l'honneur est perdu.

Si les honneurs sont le signe extérieur de l'excellence ce mot sert aussi pour désigner celui qui recherche l'excellence : on dira c'est un homme d'honneur.

L'homme d'honneur ?

Louis Salleron, écrivain du XX^e siècle, dans ses réflexions sur l'honneur le décrit ainsi : « *Qu'est-ce que l'honneur ? On pourrait le définir comme le respect intransigeant de soi-même ; et “soi-même” étant un monde singulièrement vaste et complexe, puisque c'est tout l'homme, on choisit volontiers un point d'application de ce respect intégral : c'est le point d'honneur ; tel met son point d'honneur à ceci, tel autre à cela ; mais sur ce point il n'accepte aucune défaillance, aucune compromission. C'est en quoi il est un homme d'honneur.* »

L'homme d'honneur est celui qui possède une conviction intime et qui vit de ses principes. Il tient parole, il ne défaille pas de son engagement, il y met toute son énergie et s'il faut, il donne sa vie.

L'honneur opposé à la religion ?

Louis Salleron, souligne bien la difficulté quand il dit ensuite : « *C'est un fait qu'il est peu question d'honneur dans la morale chrétienne. Quand il en est question, c'est pour le condamner. Pourquoi ? Parce que la “pente” de l'honneur, comme dit Pascal, est vers soi, tandis que*

la religion est vers Dieu. L'homme d'honneur fait de lui-même la fin de son action. L'homme religieux n'a que Dieu pour fin. L'homme d'honneur trouve en lui-même les normes de la morale. L'homme religieux les trouve en Dieu. L'homme d'honneur s'exalte lui-même. L'homme religieux exalte Dieu. Culte du moi chez l'homme d'honneur, culte de Dieu chez l'homme religieux. Orgueil ici. Humilité là. Duel pour un soufflet. L'autre joue... Le sentiment de l'honneur, poussé au plus haut point, a ses dangers : violence, injustice, manque de soumission au réel. »

Bien souvent les hommes peuvent être habités par ce sens faussé de l'honneur. Mais un honneur détourné, qui n'a pas Dieu pour fin, est une déchéance. La destinée de l'homme c'est l'excellence divine. Il ne s'agit plus d'excellence dès que l'on se met au service de soi. On brille aux yeux du monde, on en reçoit "les honneurs" mais on est loin de la véritable excellence.

L'honneur du chrétien !

« Le christianisme est en défiance contre l'honneur. Mais on dit : l'honneur du chrétien, l'honneur de l'Église, l'honneur de Dieu. »

Il y a donc un honneur chrétien qui n'est pas égoïste ; un honneur qui n'est pas celui du monde.

L'honneur du chrétien repose sur une double excellence : l'état de grâce, la nature rachetée par Jésus-Christ ! et une excellence de vie : la pratique des vertus, la victoire sur le péché par la grâce !

C'est pourquoi Saint Paul pouvait dire aux Éphésiens : *« Je vous conjure donc, moi chargé de liens pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés...soyez donc les imitateurs de Dieu, comme enfants bien-aimés. »* (Eph 4, 1 et 5, 1) Traduisons : Soyez homme d'honneur !

Il y a un honneur d'être enfant de Dieu et fils de l'Église ! Le chrétien doit en être fier. Il n'y a pas d'excellence plus grande. Mais faut-il encore qu'il soit un homme d'honneur : digne de cet héritage. Notre écrivain le souligne ainsi : *« Bien loin que l'honneur soit aux antipodes du christianisme, il y est au cœur. Car n'étant ni calcul mais foi, n'étant pas prudence mais risque, n'étant pas réserve mais don, il est le plus parfait analogue des vertus théologiques. Un analogue qui les contredira s'il reste lui-même, mais un analogue qui les nourrira s'il se transcende. Cultivez-le au lieu de vous acharner contre lui. Car si vous le tuez, vous tuez le christianisme. Il s'agit d'émonder la vigne et non de l'arracher. Si vous ne cultivez pas l'honneur, d'autre le cultiverons contre vous, contre le christianisme. »*

Le chrétien plus qu'un autre doit être un homme d'honneur. Fidèle aux promesses de son baptême. Rap-

pelons-nous : *« ...mais sur ce point il n'accepte aucune défaillance, aucune compromission. C'est en quoi il est un homme d'honneur. »*

L'homme d'honneur est celui qui possède une conviction intime : le chrétien possède la foi ! Conviction divine.

L'homme d'honneur vit de de l'excellence : le chrétien vit de la charité ! Excellence divine. La sainteté : âme qui se donne à Dieu et qui ne se reprend pas.

L'homme d'honneur tient parole, il ne défaille pas de son engagement, il y met toute son énergie et s'il faut, il donne sa vie : le chrétien met son point d'honneur dans l'état de grâce, la gloire de Dieu ! Au quotidien ce point d'honneur s'appelle "devoir d'état" ; à l'occasion, ce don ultime s'appelle "martyre".

Influence de l'homme d'honneur

En cultivant un véritable sens de l'honneur alors le chrétien plus que quiconque attirera le monde à Dieu. Pourquoi ? Parce que ce qui touche le monde bien plus que les paroles, ce sont les actes. Pourquoi les âmes se convertissaient-elles à la vue des saints ? À cause de leur vie. Exigence de l'homme d'honneur, mais surtout rayonnement.

Soyons-en convaincus en lisant cette dernière réflexion de Louis Salleron *« Si la civilisation tremble aujourd'hui dans ses fondations, nous ne la referons pas par des dissertations mais par des actes. Il ne s'agit pas d'arbitrer des forces, mais d'être force. A chacun donc de se fixer son point d'honneur, et de s'y tenir. Extraordinaire puissance de celui qui, sur un point donné, ne transige pas, ne compose pas. On le sait vite, on le voit vite. Rappelons-nous que chaque jour, il y a des hommes qui meurent et qui savent pourquoi, qui tuent et qui savent pourquoi, qui disent oui et savent pourquoi, qui disent non et qui savent pourquoi. Ils sont rares. Ils sont ceux qui donnent un sens au tourbillon du monde. Ce sont les hommes d'honneur. »*

Voilà tout l'enjeu ! Si le chrétien est homme d'honneur alors le monde retrouvera Dieu.

Soyons fiers d'être catholique, fiers d'être "tradi", mais ne trahissons pas la cause de Dieu par le déshonneur d'une vie mondaine, d'une vie qui respire le péché ou la mesquinerie. Veillons durant ce carême (et toute notre vie) à ces milles lâchetés qui salissent l'honneur que nous avons d'être fils de Dieu. Nul ne peut défendre la cause de Dieu et de l'Église en se déshonorant par sa vie, ce serait une absurdité. La meilleure défense, c'est l'exemple. L'honneur du chrétien est opposé à la fausseté, soyons véridiques ! L'honneur, c'est l'antidote du libéralisme !

« Vivez de telle sorte que vous remportiez la victoire » (St Paul)

La vie chrétienne, notre vie divine

Par l'abbé Prudent Balou

Pour certaines personnes, la vie chrétienne consiste essentiellement dans une certaine observance purement légale, dans telle ou telle pratique extérieure. Dieu est vu comme un gourou qui attend la transgression de sa loi pour faire peser sur le coupable le poids de sa colère ! La sainteté ou la perfection consisterait à telle œuvre précisément. C'est une certaine forme de jansénisme. La vie chrétienne, dans une telle conception, se réduit à une vie purement extérieure. Au fond, une telle vie est bien superficielle et triste.

L'Évangile nous enseigne que la perfection ou la sainteté consiste dans l'union à Dieu, qui se réalise à des degrés différents : l'union à Dieu par la foi, par la grâce et par la gloire. La vie chrétienne se définit comme étant la vie humaine divinisée par le don surnaturel et gratuit de Dieu : c'est notre vie divine. Quelles sont les étapes et les caractéristiques de cette vie chrétienne ?

La vie chrétienne, notre vie divine.

Au Baptême, un événement inouï s'est produit : « *l'eau du baptême lava mon âme et y mit la foi !* » En effet, au Baptême, Dieu infuse dans l'âme sa propre vie divine qui rend le baptisé réellement saint et agréable à Dieu ; l'élève à l'ordre surnaturel et le soigne des suites du péché originel. C'est le don de la grâce sanctifiante, qui nous fait chrétiens, enfants de Dieu et de l'Église. Le Baptême nous introduit alors dans la famille divine, nous sommes portés dans ce sanctuaire de Dieu : « *Nous sommes désormais de sa maison, ses familiers* », comme dit saint Paul (Eph. 2, 19) Et par conséquent, notre baptême exige de nous une vie conforme aux "mœurs" divines, à la loi divine car "noblesse oblige". La vie chrétienne

c'est avant tout la vie de la grâce, de l'union à Dieu, et c'est en cela que réside essentiellement l'idéal de tout chrétien. Le saint c'est celui qui est uni à Dieu. La petite Thérèse de Lisieux nous dit en ce sens que « *la sainteté n'est pas dans telle ou telle pratique, elle consiste en une disposition du cœur qui nous rend humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père.* » Le royaume de Dieu, dit Notre-Seigneur en parlant de la sainteté, est au-dedans de vous (Luc 17, 21). Ce n'est nullement dans l'éclat des œuvres que réside la sainteté

mais dans une disposition de cœur, une possession réelle de Dieu. Vivre chrétiennement revient à vivre en présence de Dieu, dans la crainte filiale du Seigneur. C'est parce que l'âme est unie à Dieu, par la grâce, que les actions humaines ont une portée surnaturelle, dignes du ciel : elles sont méritoires.

L'âme est unie à Dieu de trois manières. Lesquelles ?

La vie chrétienne, c'est connaître Jésus-Christ.

L'union à Dieu par la foi surnaturelle.

La foi nous donne cette connaissance intime de Dieu. L'objet de la foi c'est Dieu en tant qu'il est la Vérité. Connaître Dieu tel qu'il est, c'est lui être intimement uni. La foi nous montre ce que nous devons faire pour plaire à Dieu ; elle nous renseigne sur notre destinée éternelle et les moyens adéquats pour y parvenir. Cette connaissance intime de Dieu nous révèle que la volonté de Dieu est notre sanctification. (I The. 3, 4) Jésus, vrai Dieu et vrai homme, est notre modèle de sanctification. C'est Lui et Lui seul qui nous apprend comment vivre selon les "mœurs" divines, comment plaire à Dieu. Il



nous a été donné par le Père afin que nous ayons un modèle vivant de l'agir divin. Au Jourdain comme au Thabor, la voix divine du Père nous dit « *c'est mon Fils bien-aimé... écoutez-le* » car Il est la Vérité incarnée. La Vierge Marie, instruite des secrets de Dieu, nous dit « *faites tout ce qu'Il vous dira* » (Jn. 2, 5), car Il est le modèle de toute perfection. « *Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie, dit Notre-Seigneur, personne ne va au Père sans passer par Moi* » (Jn. 14, 6-14). Il ne suffit pas seulement de croire, mais il faut en vivre aussi, car « *la foi sans les œuvres, est une foi morte* ». La vie chrétienne se nourrit de l'esprit de foi, de ce regard surnaturel sur notre quotidien. Considérer les événements de notre existence sous la lumière de l'éternité, ce qui engendre naturellement une confiance inébranlable en la Providence. Cet esprit de foi donne une dimension transcendante et surnaturelle à notre existence. La foi surnaturelle nous fait connaître le secret de la vie intime de Dieu : Dieu est fécond. Nous devons l'imiter. Or, selon St Paul, la foi agit par la charité (Gal. 5, 6). La foi et la charité se donnent la main dans la vie chrétienne.

La vie chrétienne, c'est aimer Jésus-Christ.

L'union à Dieu par la grâce.

Avec saint Paul, nous sommes loin d'une conception purement intellectuelle de la foi où il suffirait d'adhérer à un corps de vérités révélées pour être sauvé. C'est beaucoup plus profond et engageant que cela. La foi appelle à une manière de vivre : se détourner de ce qui fait obstacle à l'action de Dieu dans notre vie. Saint Jacques insiste sur le fait que vivre sous la motion de l'Esprit-Saint rend fécond (saint) :

« Mes frères, si quelqu'un prétend avoir la foi, sans la mettre en œuvre, à quoi cela sert-il ? Sa foi peut-elle le sauver ? Supposons qu'un frère ou une sœur n'ait pas de quoi s'habiller, ni de quoi manger tous les jours ; si l'un de vous leur dit : « Allez en paix ! Mettez-vous au chaud, et mangez à votre faim ! » sans leur donner le nécessaire pour vivre, à quoi cela sert-il ? Ainsi donc, la foi, si elle n'est pas mise en œuvre, est bel et bien morte. » (Jc 2, 14-18)

La vie chrétienne doit être une vie de charité car Dieu est charité. L'amour surnaturel de Dieu engendre naturellement l'amour du prochain. La charité est au cœur de la vie chrétienne car elle est l'expression concrète de la possession de Dieu, de l'union réelle à Dieu réalisée par la grâce sanctifiante. Et quand j'aurais le don de prophétie, nous dit St Paul, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais

même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. (I Cor. 13, 13) La charité doit être le moteur de toutes nos actions, c'est elle qui donne à nos actions bonnes, leur dimension surnaturelle.

Aimer, c'est deux choses : vouloir le bien (la bienveillance) et souffrir pour l'être aimé. Aimer Dieu, c'est vouloir son bien qui consiste à observer ses commandements : « *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* » (Jn. 14, 15) ; aimer Dieu, c'est aussi accepter et offrir ses peines, ses croix quotidiennes, par amour pour ce Dieu qui n'a pas hésité un seul instant à souffrir et à donner sa vie pour nous. Dans la vie chrétienne c'est la charité qui guide nos pas dans la voie de sainteté, de la perfection « *soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Mat. 5, 48) Or, saint Paul nous enseigne que « *la charité est le lien de la perfection* » (Col. 3, 14)

La vie chrétienne revient à répondre à cette interrogation de Jésus : « *m'aimes-tu ?* » Chaque moment de notre vie devient, dès lors, des moments d'amour, car conscients qu'au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour : « *Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli.* » (Mat. 5, 35)

Vivre chrétiennement, c'est donc témoigner à Dieu notre amour par une vie vertueuse. Cela revient aussi à suivre notre Seigneur et à lui faire confiance. Suivre Jésus, implique un certain renoncement à tout ce qui n'est pas de Dieu. Et ensuite, faire confiance à Jésus, c'est recourir à la prière et à la pénitence ; aux sacrements de la foi et à la dévotion à la Très Sainte Vierge Marie.

La vie chrétienne, c'est la vie avec Jésus, tous les jours. C'est la vie de prière, des sacrements, de l'esprit de sacrifice, de l'accomplissement fidèle du devoir d'état... C'est une vie d'amour : l'amour de Dieu et du prochain. C'est la recherche, avant tout, du royaume de Dieu et de sa justice afin que « *votre lumière luise devant les hommes et qu'ils glorifient votre Père céleste qui est dans les cieux.* » (Mat. 5, 16)

L'union à Dieu dans la gloire.

Nous sommes comme des voyageurs en route vers l'éternité. Dieu, notre Père nous y attend. Notre vie chrétienne se résume donc à ces moments de charité qui forgent notre éternité bienheureuse. Une journée n'est rien, c'est une page. Mais des pages et des pages peuvent former un beau livre, le livre de notre vie, qui plaira à Dieu. Ecrivons des pages de prières, de soumission à la volonté divine, des pages de charité surtout. Voilà la vie chrétienne, notre vie divine.

Lettre ouverte à Mgr Renauld de Dinechin.

Par l'abbé Pierre-Marie Gainche

La veille de Noël, le journal local du département de l'Aisne a publié une longue interview de son évêque sur une page entière¹ : belle occasion pour le premier représentant de l'Église sur ce territoire de rappeler quelques grandes vérités de notre Foi ! Vous étonnerai-je en vous disant que la lecture en est bien décevante ?

Le point capital et litigieux est cette affirmation : « dans la religion chrétienne le Christ dit "rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu". C'est comme une loi de 1905 avant l'heure (sic !).

Et ce n'est pas pour autant que cette parole de Jésus est passée dans les mœurs.

On a connu des siècles sans séparation de l'Église et de l'État. En islam c'est le contraire. Il existe un lien intrinsèque entre l'État et la religion ». Mais est-ce la parole elle-même de Jésus ou cette interprétation qui n'est pas passée dans les mœurs avant notre époque ? Cette dernière est, en effet, en contradiction flagrante avec "des siècles" de pratique et d'enseignement constants (dit notre édile) de l'Église, c'est-à-dire avec sa Tradition². Ils sont bien passés dans les mœurs, avec les autres paroles de son fondateur divin dont l'interprétation fut reçue de lui en personne ou de ses Apôtres par les premières générations de chrétiens. Il en résulte une nouvelle société opposée en bien des points à l'ère païenne qui la précéda (comme à celle que nous vivons...) qu'on appelle la Chrétienté et dont l'apogée fut le "Moyen Âge". Renier cela n'est ce pas aussi faire fi de l'autre parole du Christ : « Je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles³ » ? Pourquoi aurait-il

fallu attendre le Concile Vatican II (qui pourtant, à la différence de tous les conciles précédents, s'est voulu "pastoral" c'est-à-dire non dogmatique⁴) pour que cette fameuse parole du Christ soit enfin et soi disant bien comprise ? Parce que cette toute nouvelle interprétation dans l'Église est le fondement théologique de l'un des documents phares de ce concile, celui sur la liberté religieuse, comme le montre cette autre affirmation de notre prélat : « **on dissocie⁵ le pouvoir politique du pouvoir spirituel. Chacun a son autonomie. Du coup, chaque citoyen doit respecter le pouvoir politique en place dans son pays. Mais, en contrepartie, chaque citoyen est libre de choisir et de pratiquer sa religion⁶** ».



Oui, Monseigneur, au lieu d'un prétendu et légitime progrès⁷ tout cela est objectivement un reniement ! Infligeriez-vous à votre famille ou à vos aïeux selon la chair l'humiliation que vous infligez de la sorte à l'Église⁸, votre famille selon l'esprit bien plus ancienne et bien plus glorieuse, dès ses origines, par ses légions de saints, confesseurs de la foi et martyrs ? Le peu d'estime affiché, c'est le moins qu'on puisse dire, pour elle ou pour son passé, j'en veux pour preuve que

dispositions de ses organes...) dans l'accomplissement de sa mission propre qui est d'abord la transmission sans erreur essentielle du dépôt de la foi.

4. ne voulant pas définir de nouveaux dogmes ni décréter et fixer pour toujours l'interprétation orthodoxe d'enseignements du Christ ; donc ne voulant pas recourir à l'assistance spéciale du Saint-Esprit nécessaire pour interpréter infailliblement de la sorte le dépôt de la foi.

5. On sépare.

6. Cette liberté n'existe pas dans un État catholique, digne de ce nom, pour les fausses religions tout au plus tolérées (liberté de pratique concédée pour préserver la paix civile mais limitée au maximum).

7. Il n'y a de progrès possible et légitime dans l'Église - et tout spécialement dans sa doctrine - que de manière homogène cad sans contredire sa Tradition : tel est le grave problème que pose tout Vatican II à toute conscience droite par son mépris, de fait, de la Tradition donc par ses prétendus progrès (non homogènes) !

8. en prétendant que toutes les générations antérieures auraient été incapables d'interpréter comme il faut : exemple d'humilité ?...

1. Dans l'Axonais du 24/12/2020. Les caractères gras et les soulignements dans les citations sont de notre fait.

2. infaillible, elle aussi.

3. Mc, 16,15 interprété traditionnellement comme signifiant l'infaillibilité dont jouit normalement à tout moment l'Église (en fonction des bonnes

vous ne l'appellez même pas par son nom propre de toujours, "Église catholique", comme s'il vous faisait honte, lui préférant toujours "Église chrétienne". C'est ambigu puisque cela englobe toutes les sectes hérétiques ou schismatiques qui en sont issues⁹. En cela vous êtes, il est vrai, encore dans la droite ligne de l'autre nouveauté de Vatican II qu'est l'œcuménisme ou la pratique de l'indifférentisme religieux¹⁰ qui, comme la liberté religieuse, met le catholicisme sur un pied d'égalité avec toutes les autres religions en prétendant qu'il est indifférent, pour plaire à Dieu, d'avoir la foi catholique ou non¹¹. Or, comme l'a dit aussi le Fils de Dieu, on ne peut servir deux maîtres qui se contredisent : l'Église de Vatican II et l'Église d'avant Vatican II (non œcuménique et non libérale). Voilà pourquoi, tant que durera une telle opposition sur des points aussi fondamentaux, la pleine réconciliation entre nous sera impossible ; nous demeurerons, nous, vraiment et radicalement séparés¹²...

De même que le Christ a dit que ne doit pas être désuni ce que Dieu a créé pour être uni (aussi bien les sociétés temporelle et spirituelle que mari et femme¹³ ou que l'âme et le corps : chacun étant un tout parfait dans son ordre en étant complémentaire l'un de l'autre), de même ne faut-il donc pas parler de séparation comme d'un état normal ou d'un principe, que le Christ aurait exprimé dans sa parole sur Dieu et César, mais seulement de distinction dans l'union (sens traditionnel). Certes, l'histoire conserve le souvenir de litiges récurrents entre princes civils et ecclésiastiques mais il en est de même entre les membres d'une même société, à commencer dans l'Église, qui demeurent néanmoins profondément unis par ailleurs (dans la Foi) donc ne se séparent pas pour autant¹⁴?

9. et avec lesquelles vous paraissez ainsi en meilleure compagnie qu'avec vos propres ancêtres catholiques...

10. formellement condamné par les papes avant Vatican II, notamment par Pie XI dans *Mortalium animos* ; et qui a pour conséquence de ne pas vouloir déplaire doctrinalement aux "frères séparés" (Protestants) ainsi qu'aux représentants des autres religions.

11. en interprétant encore contre la Tradition une autre parole du Christ : « ut unum sint », « Qu'ils soient un » (Jn, 17).

12. entre nous mais pas de l'Église à laquelle nous sommes objectivement bien plus fidèles que ceux pour qui elle ne semble avoir débuté qu'avec Vatican II.

13. si la séparation entre ces derniers (non le divorce mais la "séparation de corps") peut, certes, être rendue nécessaire, elle ne peut l'être que de manière provisoire ou tant que l'une des parties rend la vie harmonieuse gravement impossible par une volonté mauvaise.

14. comme ce fut toujours le cas entre l'Église et les divers États et princes catholiques, malgré leurs conflits, depuis l'empereur Constantin jusqu'à Vatican II ; ou jusqu'à ce que la haine viscérale envers l'Église, de la part de ceux qui étaient parvenus à s'emparer du pouvoir suprême dans l'État en 1905, rendit impossible la collaboration entre l'Église et l'État.

Accepter la séparation de l'Église et de l'État comme principe (soi-disant dans l'enseignement du Christ) procède donc du même état d'esprit¹⁵ que l'acceptation du divorce par la permission choquante et scandaleuse accordée on ne peut plus officiellement aux divorcés-remariés¹⁶ de se présenter à la table de communion !

Il est au moins une parole du Christ dont l'interprétation ne peut nous opposer à l'évêque de Soissons, car sans équivoque : « *on juge un arbre à ses fruits* » ; ainsi que son application ou le constat suivant s'imposant à tout esprit intellectuellement honnête. Comme déjà dit ci-dessus, l'Église d'avant Vatican II a su élever l'ensemble des âmes et de la société jusqu'à des sommets de vertus (sainteté de vie et des œuvres de toutes sortes dont l'apogée fut le très mal nommé "Moyen Âge") jamais produits par aucune autre religion. Et cela pendant les vingt siècles de son histoire même si de façon inégale selon les époques ou les circonstances de chacune. Or, depuis que le Concile Vatican II a opéré sa révolution dans l'Église, en faisant table rase de son passé ou de sa Tradition, il est manifeste qu'on assiste, médusé, à une dégradation rapide et générale des mœurs, à un retour à la décadence païenne qui coïncide avec la désaffection aussi rapide et générale de la pratique religieuse¹⁷. Autrefois l'Église fut vraiment "le sel de la terre" ; aujourd'hui, à l'évidence, elle ne l'est plus ! La fadeur de son enseignement et de sa liturgie au goût du jour ("aggiornamento"...) ont donc engendré la situation présente et catastrophique. Plus grave encore, l'Église ne semble même plus chercher à élever toute la société et toutes les âmes en se satisfaisant œcuméniquement de la peau de chagrin qu'elle est inexorablement devenue et en n'étant préoccupée, depuis ce concile, que de la crainte de heurter le monde, de lui déplaire. Elle est ainsi passée totalement à sa remorque alors que c'était exactement l'inverse avant Vatican II. « *Je dis oui à la liberté d'expression* », affirme, en effet, notre pasteur au journaliste l'interrogeant sur les caricatures de Charlie-Hebdo. Certes, en s'empressant d'ajouter : « *mais non à la liberté de provocation* »... Toujours est-il que ce "oui" très malheureux est aux antipodes du "non" sans ambages et courageux des papes qui ont tous, avant Vatican II,

15. esprit contraire à la quintessence de l'esprit chrétien qu'est l'esprit de la Croix.

16. cf. l'un des synodes du pape régnant. Le remariage est normalement impossible (donc défendu même au civil) si le 1^{er} et seul conjoint légitime (par le mariage à l'Église), devant Dieu et l'Église, est vivant.

17. comme la chute vertigineuse des vocations religieuses et sacerdotales, toutes ayant coïncidé avec la promulgation autoritaire, pour ne pas dire tyrannique, de la Nouvelle Messe (1969).



plus ou moins solennellement condamné la doctrine (philosophique) du libéralisme, avec toutes ses fausses et funestes libertés (dont la liberté d'expression), qui, depuis le XVIII^{ème} siècle et par les menées d'une secte bien connue (...), a été distillée, a fini

par prévaloir dans tout l'Occident chrétien et dont les corollaires ne cessent de se développer et de l'amener, reniement après reniement¹⁸, à sa ruine totale. Le profil bas d'à peu près toute la hiérarchie catholique dans la crise sanitaire en cours n'a-t-elle pas amplement confirmé ce qui est devenu, depuis 60 ans, son habitude ou plutôt son vice capital? Cette même crise a d'ailleurs démontré, si besoin était (cf. la Révolution française et son équivalent dans l'Église que fut Vatican II), que le vice fondamental du libéral¹⁹, son laxisme (au sens moral), peut aisément se transformer en rigorisme (au sens de tyrannie²⁰).

La dite (et décidément riche...) interview met également en évidence la politique de l'autruche (pour parler gentiment) qu'est l'œcuménisme vaticanesque en s'obstinant à ne considérer que les toutes petites parcelles de vérité ou de bien²¹ dans les fausses religions donc à refuser de voir²² leurs erreurs et immoralités innombrables et pourtant bien plus patentées : « *il s'agit de ne pas confondre tout l'islam avec le terrorisme. Il s'agit de quelques membres de l'islam qui détournent leur religion au profit de la violence* », ose affirmer Mgr de Dinechin... Comme s'il n'y avait aucune violence préconisée, sinon, certes, par tous les musulmans (en grande partie ignorant leur propre

religion ou ayant conservé un reste de bonté naturelle), en tout cas par le Coran lui-même ! Comme si le Jihad n'était pas l'un des "piliers" de l'islam lui-même ! Là aussi on veut à tout prix ou à l'encontre de la réalité objective séparer là où il y a bien union, mais dans le sens de collusion !

Cher Renauld²³, à interview publique, réaction publique ! Tu la prendras peut-être pour un affront personnel²⁴ (très limité dans sa diffusion), ce que je n'ai bien sûr pas d'abord recherché. J'aurais préféré ne pas devoir en arriver là avec toi, d'autant plus que, par ailleurs, tu es l'un des très rares évêques français, peut-être le seul, à célébrer la messe traditionnelle ("rite extraordinaire") pour un groupe de fidèles de ton diocèse (aussi le mien dans mes enfance et adolescence). Je tiens à profiter de l'occasion pour te dire que je t'en sais gré et pour te féliciter de cet acte courageux et charitable (comme de celui d'avoir accepté de célébrer les ordinations d'une société religieuse attachée à ce même rite). Mon souhait est que de telles occasions se multiplient encore pour toi car il ne fait aucun doute que ce rite est l'un des meilleurs contrepoisons à la mauvaise théologie favorisée depuis Vatican II, que tu as malheureusement dû recevoir à Paris et Louvain, comme le nouveau ("ordinaire") est à l'inverse un vecteur terriblement efficace de cette nouvelle théologie (« *lex orandi, lex credendi* »). Sois certain que je ne doute pas de la sincérité et des bonnes intentions de ton zèle pastoral ! Il est malheureusement dévoyé par les graves égarements doctrinaux qui prévalent dans l'Église depuis 60 ans et dont notre génération (qui a cet âge) a été la première victime. Demeurons unis, au moins dans une prière malgré tout fraternelle en raison de nos liens anciens voulus par la Providence, afin que Dieu daigne hâter l'heure où nous pourrons œuvrer pleinement de concert pour la plus grande gloire de Dieu et de son Église ainsi que pour le salut du plus grand nombre d'âmes !

18. qui nous vaut le mépris des musulmans, entre autres, fiers, eux (même si à tort), de leur religion ou de son passé.

19. qui consiste finalement dans l'"isme" (libéralisme) ou dans l'excès et bien sûr pas dans la liberté elle-même voulue par Dieu mais limitée par sa Loi.

20. comme celle endurée par la "Tradition", en général, et la FSSPX, en particulier, de la part de la Rome conciliaire depuis près de 50 ans.

21. La vérité (le bien) est un tout : une seule erreur (un seul mal) suffit pour ne plus être dans la vérité (dans le bien), comme une seule hérésie (un seul péché grave) suffit à perdre la foi catholique (l'état de grâce).

22. "ignorance affectée", dit le bon catéchisme, laquelle est un péché objectivement grave, en l'occurrence.

23. L'évêque en cause et l'auteur de ces lignes ont été ensemble sur les bancs du même "collège", comme on disait de leur temps, officiellement catholique...

24. affront bien plus envers Vatican II et son Église réformée (jeu de mots non involontaire...) qu'envers ses représentants officiels, (dé)formés et choisis par elle donc très rarement capables de s'en désolidariser (combien y a-t-il de Mgr Schneider ou de Mgr Vigano ? Seulement 2 sur plusieurs milliers d'évêques et de cardinaux...).

Les déboires de la polyphonie au Moyen Âge.

Par l'abbé Louis-Marie Gélineau

Poursuivons notre panorama de la musique d'Église sous le regard de saint Pie X et de son « code juridique de la Musique Sacrée ». Nous avons vu dans le dernier numéro que le chant grégorien était non seulement le modèle, mais au Moyen Âge, la base de toute musique, sacrée comme profane. Mais parmi toutes ces musiques, il en est une qui en découle de façon presque organique, celle que saint Pie X appelle la polyphonie classique. Il entend par là les premières polyphonies, jusqu'au XVI^e siècle.

Apparition de la polyphonie

Le principe de la polyphonie au Moyen-Âge est une sorte d'accompagnement du chant grégorien par une, puis plusieurs voix. Le premier style d'accompagnement est le bourdon. Comme sur une cornemuse, une voix plus grave tient une note pendant que la mélodie grégorienne se dessine au-dessus.

Cette note peut changer de temps en temps. Pour prendre un exemple, sur une pièce « en mode de ré » : le kyrie de la messe XI (celle des dimanches ordinaires) : le bourdon commence sur le ré (la note de fin), il peut descendre au do pour remonter au ré tout à la fin de la phrase. Voilà les toutes premières polyphonies. Dans certains passages on préfère avoir deux voix qui vont à la même vitesse : la 2^e voix chante la même chose un peu plus haut ou plus bas (à la quinte le plus souvent). Les deux voix se suivent de manière parallèle, ce qui entraîne une dureté caractéristique de ces polyphonies.

On peut aussi inverser les rôles par rapport aux premières polyphonies : la mélodie grégorienne très ralentie sert de bourdon variable et on invente une mélodie plus rapide au-dessus. On l'appelle la voix organale, et on appelle ce chant « organum ». C'est ainsi qu'on ajoute ensuite un duplum, un altus, un superius et d'autres au-dessus du tenor grégorien. Ainsi les compositeurs de

l'école de Notre-Dame de Paris, aux XII^e et XIII^e siècles, comme Léonin et Pérotin, composent de magnifiques motets pénétrés de l'esprit du grégorien¹.

L'Ars Nova

Au XIV^e siècle naît une nouvelle école : à Paris avec Philippe de Vitry et Guillaume de Machaut, à Avignon à la cour des papes. Cet art nouveau, « ars nova » en latin, prend quelques distances avec le chant grégorien.

Mais dès 1324, soit 8 ans à peine après l'apparition de l'Ars Nova, le pape Jean XXII élève la voix très fortement pour condamner les excès de cette nouvelle école. La décrétale *Docta Sanctorum Patrum* est très stricte : il est strictement interdit, dans tous les offices religieux, mais surtout la messe, de pratiquer ce nouveau genre de musique. Reste permis, les jours de fête en particulier, l'Ars Antiqua. Et le pape précise : on peut « adapter au chant d'Église originel, certaines consonances qui relèvent la mélodie, c'est-à-dire l'octave, la quarte et la quinte et les consonances du même ordre, mais toujours de telle sorte que

l'intégrité du chant lui-même reste inviolée, qu'on ne change rien par conséquent au bon équilibre de la musique, et que l'audition de ces consonances apaise l'esprit, provoque la dévotion, sans plonger dans la torpeur l'âme de ceux qui psalmodient pour Dieu. »

Le pape fait un très beau rappel du but de la musique liturgique et rentre dans le détail d'une manière inaccoutumée. Sa description du nouveau chant est aussi précise et sévère : « Mais certains disciples d'une nouvelle école, s'appliquant à mesurer le temps, inventent des notes nouvelles et préfèrent forger les leurs qu'utiliser les anciennes. Ils chantent les mélodies d'Église avec des semi-brèves et

1. Pour mieux suivre cette fresque historique, on peut écouter quelques extraits des compositeurs cités. Une simple recherche sur internet permet d'entendre ces musiques.



des minimes, et brisent ces mélodies par des notes courtes. Ils coupent ces mélodies par des hoquets, ils se répandent en déchant, et vont même jusqu'à y ajouter des triples et des motets en langue vulgaire, de sorte que, perdant de vue les fondements de l'antiphonaire et du graduel, ils ignorent ce sur quoi ils bâtissent, ils méconnaissent les tons qu'ils ne savent pas distinguer, mais confondent au contraire, et sous la multitude des notes, obscurcissent les pudiques ascensions et les retombées discrètes du plainchant, grâce auxquelles les tons eux-mêmes se distinguent réciproquement. C'est ainsi qu'ils courent sans repos, ils saoulent les oreilles au lieu de les apaiser, miment par leurs gestes ce qu'ils déclament, et tout cela ridiculise la dévotion qu'il aurait fallu rechercher, et propage la corruption qu'il aurait fallu fuir. »

Ce long paragraphe mérite quelques explications :

Jean XXII fait allusion aux rythmes hachés, le hoquet en est l'archétype. Il consiste, par une combinaison très savante à faire chanter les notes d'une mélodie alternativement par deux voix différentes. C'est comme si un enfant chantait « au ... de ... lu ... », pendant qu'un deuxième chantait « ... clair ... la ... ne. » La mélodie complète est hachée entre les deux voix, ce que traduit bien le terme "hoquet". À l'écoute du Kyrie de la Messe de Nostre-Dame de Guillaume de Machaut, on en décèlera très facilement. Il va sans dire que ce procédé n'est pas convenable à l'église. Le pape reproche aussi les rythmes très rapides en général.



Messe de Nostre-Dame, Kyrie

Un autre aspect dérange à l'église dans l'Ars Nova : les principes mélodiques du chant grégorien sont battus en brèche au nom de procédés stéréotypés. Chaque fin de phrase se termine de la même manière, par la même cadence "à double sensible", complètement étrangère au chant grégorien, mais surtout sans aucune variation quel que soit le mode ou l'état d'esprit de la pièce grégorienne d'origine.

Le dernier élément révolutionnaire est le texte en langue vulgaire ajouté à ces voix nouvelles. Sans compter que les chanteurs n'hésitent pas à mimer les textes, ce qui semble encore plus inconvenant.

La Renaissance

Après plus de 50 ans dans cet état d'esprit, la musique d'Église va se purifier des erreurs de l'Ars Nova. Tout en continuant dans une grande richesse de polyphonie, elle perd les effets extravagants de l'époque précédente.

Toutefois les déboires de la polyphonie religieuse ne se terminent pas à la Renaissance. En effet la richesse de la polyphonie de Dufay ou de Josquin Desprez est telle que le texte devient incompréhensible, chacune des quatre ou six voix prononçant les paroles à un moment différent et ne se rencontrant qu'à la fin de la partition. Les Protestants, mais aussi le concile de Trente, réclament donc l'intelligibilité du texte.

Au concile de Trente, les Pères mirent au défi les musiciens de leur proposer une musique intelligible et

conforme à l'esprit du grégorien. Ils demandaient déjà de bannir des églises « toute musique à laquelle se mêlerait quelque chose de lascif ou d'impur. »

C'est le compositeur Palestrina qui releva le défi en 1562. Il composa cette messe du Pape Marcel, en hommage au pape Marcel II, mort après un très court règne et particulièrement hostile à la polyphonie compliquée. Sa musique emporta l'adhésion de la commission cardinalice, prête à enterrer à tout jamais la polyphonie religieuse. En effet sa musique était claire, intelligible et d'esprit religieux très proche du grégorien.

L'histoire de la polyphonie liturgique au Moyen-Âge et à la Renaissance nous manifeste l'importance que l'Église attache à conserver dans les autres musiques le cadre général du chant grégorien. Le point d'équilibre est difficile à tenir : tandis que certains se sont laissés entraîner dans des sentiers trop profanes, comme l'Ars Nova, d'autres aboutissent à une complexité gratuite qui distraie l'esprit de la louange divine, comme c'est le cas de la polyphonie à la Renaissance. L'Histoire est maîtresse de vie ; puissions-nous aimer toujours davantage les musiques proches du chant grégorien sans nous laisser arrêter à ce qui ne fait que flatter l'oreille !

Éduquer les tempéraments.

Par l'abbé Louis-Marie Gélineau

Après avoir reconnu les différents tempéraments, leurs forces et leurs faiblesses, il nous faut maintenant apprendre à en tirer le meilleur parti. Toutefois cette étude ne concerne pas exclusivement les éducateurs, chacun y trouvera un moyen pour corriger ses défauts et développer ses vertus propres.

Platon définit l'éducation comme « *l'art de donner au corps et à l'âme la perfection dont ils sont capables.* » Étymologiquement éduquer signifie faire grandir ou faire sortir de la matière. En effet le travail principal de l'éducation est de donner le primat à l'intelligence et à la volonté sur les passions et instincts. C'est ainsi qu'on reconnaît une personne bien éduquée : ses défauts natifs sont policés par le travail de la raison. Dans une vision chrétienne des choses, nous ne croyons pas au "bon sauvage".

Comment la volonté et l'intelligence vont dominer la sensibilité ? D'une part en utilisant les forces naturelles de l'individu (les bonnes passions). D'autre part en corrigeant les défauts et excès de ces passions qui forment ce qu'on appelle le défaut dominant. Le Carême est une bonne occasion pour pratiquer ce travail ascétique, pour soi-même et pour les personnes qui nous sont confiées.

Voyons donc les axes principaux d'éducation selon les quatre tempéraments purs¹. Chacun pourra ensuite les combiner pour les appliquer aux tempéraments mixtes.

Éduquer les sanguins

Ce n'est pas la tâche la plus difficile, du moins dans l'absolu. En effet, le sanguin est très réceptif à l'autorité, malgré un extérieur souvent indiscipliné.

La force à utiliser est sa spontanéité, sa charité débordante. Le sanguin aime faire plaisir, et il est capable de beaucoup pour faire plaisir. Il n'y a qu'à regarder le dévouement de saint Pierre, de saint François d'Assise ou de saint Jean-Bosco. Tout petit, il apprendra à faire plaisir à Jésus et à Marie par ses sacrifices. Il évitera de les peiner par ses péchés. En échange, il est très sensible aux récompenses (l'objectif doit rester à court terme). Toutefois on n'entretiendra pas sa vantardise par des éloges exagérés, ce serait destructeur.

1. Cette étude est très inspirée de l'ouvrage du P. Conrad Hock : Les Quatre Tempéraments, traduit et édité par le séminaire d'Écône.

Sa difficulté principale est la durée, il faut donc le discipliner : à la fois pour qu'il fasse son travail jusqu'au bout, à la fois pour qu'il ne papillonne pas, à la fois pour qu'il tienne une résolution ou une promesse. Comme l'air, il a besoin d'un cadre. Très facilement l'enfant sanguin testera l'autorité pour connaître la limite, mais il n'insistera pas s'il rencontre de la résistance. Ce n'est donc pas lui déplaire que de lui dire franchement "non", même s'il en est peiné sur le coup.

Mais n'espérez pas qu'une fois suffise. Le sanguin a la mémoire courte, il faut donc particulièrement répéter le recadrage. Un bon travail d'éducation, avec un suivi régulier des objectifs, pourra obtenir une générosité constante.

Éduquer les flegmatiques

Tirer au-dessus de la matière un flegmatique peut sembler à beaucoup une gageure. Pourtant ce n'est pas si difficile.

Le défaut dominant, contre lequel la lutte sera longue, est la paresse. Le remède n'est pas l'intimidation, qui n'a aucun effet sur ses passions très apaisées. En revanche la loi de la nécessité le touche. C'est là qu'il faut appliquer le mot de saint Paul : « *Celui qui ne travaille pas ne mange pas.* » Si le repas est retardé après la fin du travail, le flegmatique ne sera plus paresseux. La contrainte peut être utilisée sans crainte de le fermer à l'autorité. Il faut donc insister souvent pour l'empêcher de se laisser aller, mais ce redressement doit être plus rationnel que pour le sanguin.

Plus tard, il faudra lui faire réaliser des projets, le faire travailler en équipe. Souvent on sera tenté de faire à sa place parce que ça n'avance pas. Grossière erreur ! Il faut accepter que cela prenne du temps au début, et surtout qu'il ne fasse pas comme nous, mais d'une manière un peu simplifiée. Bientôt nous verrons qu'il est très efficace.

Le trésor du flegmatique est sa modération, sa force tranquille. Il peut ainsi apaiser la colère de tous et placer le débat à un niveau plus intellectuel. Même un enfant peut apporter cette force dans la famille. Il faut pour cela lui demander son avis, parce qu'il ne l'imposera pas de lui-même.

Éduquer les mélancoliques

Il est très facile de faire des erreurs dans l'éducation du mélancolique. Elles le font se refermer comme une huître. Il faudra peut-être des années pour s'en rendre compte et les choses exploseront un jour : l'enfant dira qu'il n'est pas aimé, persécuté, etc.

Sa grande force est sa réflexion, son souci de perfection. Pour l'amour de Dieu et pour consoler Notre-Seigneur, il offrira encore plus de sacrifices que le sanguin, mais surtout il le fera de façon constante. Une remarque faite un jour est mémorisée à vie. Une grande délicatesse est donc de mise dans ces remarques parce que l'enfant exagère déjà facilement ses défauts.

Il faut corriger son défaitisme, c'est le plus difficile. Quelquefois l'éducateur peut se laisser démoraliser, c'est la catastrophe. Au contraire, il faut l'aider tout d'abord pour réaliser une tâche, lui faire reconnaître ensuite le bien accompli, l'engager à faire de même ensuite. Un enfant qui connaît sa leçon par cœur peut rendre copie blanche : il n'est pas sûr de savoir comment bien formuler. Si on l'interroge, il répond clairement. Il faut alors lui montrer la différence entre le zéro initial (copie blanche) et la réponse, peut-être pas parfaite, mais bonne, voire très bonne. Maintenant il doit renouveler l'exercice tout seul.

Lorsque ce défaitisme se mue en scrupule, il faut un traitement tout particulier que nous ne pouvons développer ici. Mais on peut aussi le sortir de son regard négatif en lui faisant compatir à la misère des autres. Cela le distrait très efficacement de ses problèmes.

Celui qui vit avec un adulte mélancolique doit prendre ses problèmes au sérieux, bien écouter ses remarques, afin de gagner sa confiance. Mais le mélancolique doit apprendre à faire confiance même quand tout n'est pas parfait, ainsi qu'à exposer ses difficultés avant que ce soit catastrophique.

Éduquer les bilieux

C'est certainement la tâche la plus difficile. Qui dit éducation, dit autorité, or le bilieux est en difficulté précisément avec l'autorité. On dit qu'il sera saint ou démon, l'éducation doit donc être soignée.

Il possède une grande force intérieure : capacité à affronter l'obstacle et à persévérer dans la difficulté. Il faut donc demander à ces enfants des choses difficiles leur donner un idéal élevé, c'est là qu'ils excelleront. Lorsqu'ils ne veulent pas obéir ou aider, on peut jouer sur cette corde : « *Je pensais que tu serais capable de faire cet effort, de supporter cette difficulté.* » Attention toute-

fois à ne pas soutenir par là son orgueil qui pense être le meilleur et méprise les autres. Il s'agit de mettre en branle l'esprit de sacrifice. Plutôt que de donner de petites récompenses régulières (ce qu'il faut à un sanguin), il vaut mieux lui accorder une récompense sérieuse quand il est arrivé au bout d'un travail persévérant (effort de tout le Carême, par exemple).

La punition doit être solennelle et très juste. On peut même lui faire choisir, c'est-à-dire appliquer sa sévérité naturelle à son propre cas. Il doit aussi apprendre à demander pardon, même quand ça coûte.

L'obéissance lui est très difficile parce qu'il a besoin d'une autorité incontestable. Il faut donc lui inculquer que l'obéissance ne se termine pas au supérieur que l'on voit, mais à Dieu qui nous le donne comme son représentant. L'exemple de l'Enfant-Jésus, choisissant d'obéir à des personnes moins saintes et moins savantes que lui, est instructif pour les enfants bilieux.

Sa colère est symptomatique. Le bébé fait des caprices, l'enfant commande à ses parents, l'adulte tyrannise son entourage. Il faut donc canaliser cette passion dès la plus tendre enfance. Dire "non" est plus difficile encore que pour un sanguin parce que l'enfant va argumenter très sérieusement (il est persuadé d'être dans son droit). Mais il doit essayer des refus quand il est jeune afin d'accepter les échecs quand il sera adulte. Il a besoin de claques, mais surtout au sens figuré, pour apprendre que la réalité ne se pliera pas à ses idées. S'il ne l'a pas appris enfant, il aura beaucoup moins de maturité que les autres pour les grands choix de la vie.

Le bilieux doit aussi apprendre la douceur et la compassion. Il doit se mettre à la place des autres, ce qui est très difficile pour lui. L'obliger à pratiquer cette douceur vis-à-vis des choses peut entraîner cette bonification du tempérament. Le Dr Carton conseille déjà de faire arrondir l'écriture.

Nous le voyons donc, l'éducation des différents tempéraments n'est pas la même. Ce qui pourrait décourager l'un stimule l'autre, ce qui amollit celui-ci, rassure celui-là. Le remède doit être approprié à la constitution de chacun. Ainsi en cette période de Carême, chacun pourra combler ses déficiences et fortifier son organisme spirituel.

Il reste encore beaucoup à dire sur les tempéraments, nous pourrions maintenant nous pencher sur les relations entre les différents tempéraments.